

Khaled Osman

## La caresse du palmier

*Le Livre des Illuminations, de Gamal Ghitany, publié en arabe en 1990, est un texte impressionnant, et sa traduction a été pour moi une véritable aventure. C'est l'histoire d'un homme qui, de retour d'un voyage hors d'Égypte, apprend brutalement que son père est décédé durant son absence et décide de se lancer dans une quête initiatique pour revisiter sa propre existence, se pencher sur ce que fut la vie de ce père modeste et digne et explorer l'évolution de leurs rapports au fil des années. Il s'agit d'un livre-somme, qui brasse tout un ensemble de données personnelles, sociales, politiques et religieuses, voire franchement mystiques. Sa traduction fut pour moi une expérience marquante ; j'ai beau m'être attelé depuis à bien d'autres tâches, je ne m'en sens pas entièrement libéré. Peut-être ce « journal de bord » me permettra-t-il de tourner définitivement la page ?*

### *Complots et tractations*

Lorsque naît l'idée de cette traduction, le pari ne semble pas gagné d'avance, car l'ouvrage souffre de certains « handicaps » : sa taille bien sûr (comme on dit, il n'est pas « au format ») mais aussi son ancrage dans un milieu égyptien et une culture arabo-islamique qui ne sont pas d'emblée familiers au grand public.

Première étape : il faut convaincre... Gamal Ghitany, l'auteur du texte. Ça peut sembler paradoxal, mais c'est que de prime abord, celui-ci est sceptique sur les chances de faire accepter le projet à l'éditeur et aussi sur la transposabilité du texte dans une autre langue. Au fond, il estime que l'énergie mise à promouvoir – probablement en pure perte – ce livre-là devrait plutôt être consacrée à mettre en avant des livres plus accessibles. Je me retrouve donc curieusement en situation de lui dire à quel point ce livre est central dans son œuvre (ce qu'il sait bien mieux que moi), de souligner la nécessité de le faire connaître au public francophone (ce qui ouvrirait la voie à des traductions en d'autres langues), d'insister sur le fait qu'il doit absolument l'évoquer lors de son prochain entretien avec la direction du Seuil. Décidé à y croire, je m'emploie à rédiger une longue présentation, dans laquelle je souligne l'importance de ce texte, qui a ouvert une brèche dans la littérature arabe, qui a été acclamé en Égypte et au Moyen-Orient comme une tentative d'inventer une forme narrative qui ne soit pas empruntée au roman occidental. Je veille à faire figurer plusieurs extraits, me disant que ce qui m'a ému à ce point ne devrait pas laisser autrui indifférent.

Deuxième étape : obtenir le soutien de celui que je surnomme notre « officier traitant », c'est-à-dire l'éditeur ayant en charge notre auteur au Seuil. J'en avais déjà parlé longuement avec lui, et il s'est vite enthousiasmé pour l'idée. Avant même de disposer de ma présentation écrite, il avait accepté, sur ma « bonne foi », de préparer le terrain auprès de la direction du Seuil. Celle-ci a rendez-vous avec Ghitany (présent ces jours-ci à Paris) le surlendemain matin, et le temps presse. Le soir même, nous nous retrouvons à dîner, mon auteur, l'éditeur et moi, afin de mettre sur pied ensemble notre plan de bataille : pas question de transiger sur des tomes successifs, ce sera tout l'ouvrage ou rien (!) ; par ailleurs, et, sans que l'aspect ésotérique soit occulté, l'accent sera mis davantage sur les aspects autobiographiques et les résonances politiques contemporaines. Nous nous sentons comme des comploteurs, très excités à l'idée de réussir ce « gros coup », mais quand même inquiets de nous heurter à une fin de non-recevoir.

L'écrivain est rentré en Égypte sans que le plus important – l'accord de la direction générale – n'ait été obtenu, et le projet semble s'enliser. Notre officier traitant a obtenu un rendez-vous avec le grand patron afin de trancher définitivement l'affaire, dans un sens ou dans l'autre. Nous sommes introduits un matin assez tôt dans le bureau directorial ; après un début difficile (l'ouvrage précédent de notre auteur n'a pas attiré les foules), la conversation se détend, le directeur nous confie à quel point il apprécie

l'œuvre de Ghitany. Et puis, ajoute-t-il, ce dernier « est manifestement très désireux de voir *Le Livre des Illuminations* paraître en français... », ce à quoi je souris intérieurement. Las, mes espoirs sont vite déçus, la conversation obliquant brutalement vers un autre sujet. Quand nous nous retrouvons tous deux au bas de l'immeuble, l'éditeur doit s'y reprendre à trois fois pour me persuader que nous venons d'obtenir l'accord. De retour à la maison, j'envoie un fax à Ghitany qui commence par cette phrase : « C'est un rêve qui se réalise... ».

### *Isolement et partage*

Une fois l'accord de l'éditeur arraché, je reste un temps à me demander si ce projet n'est pas une folie, à me dire que j'ai une responsabilité énorme – n'est-ce pas par mon seul truchement que le public francophone va avoir connaissance de cet objet mythique ? Et si j'échouais à en rendre la tonalité unique ? Et si je m'effondrais devant l'ampleur de la tâche ? Et si...

Je décide de chasser ces idées noires et commence à chercher l'inspiration en retournant le texte, me demandant par où je pourrais bien le prendre... De nouveau, les détestables appréhensions pointent le bout de leur nez, mais le temps presse, et il faut se jeter à l'eau. Dire que « je n'ai pas craint la noyade » (comme l'affirme le narrateur des *Illuminations*) serait exagéré. Cela dit, une fois lancé, je me retrouve porté par le courant ; plus je traduis, plus je suis émerveillé par la beauté du texte à traduire.

Le volume de la traduction à fournir n'est pas pour rien dans mes angoisses. C'est d'abord la crainte qu'un incident technique me fasse perdre tout le travail accompli, je crois que jamais je n'ai effectué autant de sauvegardes d'un texte, allant jusqu'à en mettre certaines à l'abri sur des ordinateurs amis. Mais c'est surtout la discipline de fer qu'un tel volume impose : pour venir à bout de ce petit millier de pages (deux millions trois cents mille signes à l'arrivée), il faut s'astreindre à « abattre » quotidiennement un minimum de feuillets.

Encore l'effort ne se limite-t-il pas au temps de la traduction elle-même, il y a aussi les phases de « repos » où le traducteur retourne dans sa tête telle ou telle formule mystique, dont il finit par être imprégné jusque dans sa vie personnelle. D'où quelquefois des dialogues familiaux quelque peu surréalistes :

La fille : « Quand est-ce que tu en auras fini ? On veut sortir ! »

Le père : « Nulle âme ne sait ce qu'elle acquerra demain... »

Ou bien :

La fille (une autre) : « Dis Papa, je voudrais de l'argent de poche ! »

Le père (le même) : « Hier tu as oublié, aujourd'hui c'est ton tour d'être oubliée... »

Heureusement, ce texte envahissant peut aussi être l'occasion de plaisirs partagés, comme lorsque je raconte à mon auditoire (captif) cette histoire survenue dans son enfance au père du narrateur : alors qu'il était malade et que sa mère était désemparée de le voir si livide, une aïeule lui suggère que les djinns ont probablement remplacé l'enfant par un autre. Seule solution, l'emmener hors du village et se recueillir pour implorer les esprits faiseurs de miracles : qu'ils reprennent donc l'enfant mal portant et restituent à sa mère l'enfant sain ; si cela s'avère impossible, tant pis, qu'ils récupèrent tout de même le substitut, elle s'en remettra à la compensation du Tout-puissant. La mère se met en route, le cœur gorgé de larmes et dépose l'enfant à l'endroit indiqué. Quand elle revient sur place à l'aube, le garçon a disparu... De désespoir, elle se martèle les joues, arrache ses vêtements. Un peu plus tard, l'enfant reparait, visiblement guéri ; tandis que la mère laisse éclater sa joie, le narrateur qui assiste rétrospectivement à la scène remarque cependant une inquiétante nouveauté : le garçonnet est nouvellement affligé d'une légère claudication – de là à penser que le revenant est un djinn...

Voilà comment, par la grâce de cette anecdote et de quelques autres, cette maudite traduction n'est plus seulement cette marotte un peu incompréhensible qui sépare le traducteur des siens, mais aussi un réservoir à « bonnes histoires » capable de les rassembler...

### *Difficultés et soulagements*

La première difficulté à laquelle je suis confronté est celle du registre linguistique à utiliser : il y a des termes ésotériques, des références au soufisme, à la chronique des premiers temps de l'Islam, etc. Mais je suis obsédé par l'idée de ne pas transformer ce texte émouvant en traité ou en essai : ce type est vrillé par la douleur d'avoir perdu son père et quand on a mal, on ne parle pas comme un philosophe ou un historien, mais comme un homme qui souffre. Certes, il fouille dans sa conscience et dans sa culture, à la recherche d'une explication, mais c'est pour y trouver des réponses à ce qui le taraude, pas pour exposer des théories mystiques. J'en déduis – mais c'est une décision qui s'est faite par étapes – qu'il me faut bannir absolument tous les termes savants, utiliser chaque fois que c'est possible des mots de la langue courante plutôt que des termes académiques.

Les autres difficultés tiennent essentiellement aux différences de conception entre les deux langues ; je me contenterai ici de quelques exemples. Tout d'abord, l'arabe recourt volontiers à la répétition, ce que le français admet plus difficilement. Fort heureusement, ce texte-ci revendique une part de poésie, et ce qui en prose pourrait paraître lourdement répétitif, peut produire en poésie un effet envoûtant. C'est ainsi qu'après avoir déployé des trésors d'ingéniosité pour éviter certaines répétitions, je fais le choix de les rétablir, écrivant désormais sans vergogne : « Rien d'étonnant à ce que les gens de perplexité en restent perplexes » ou encore « tu deviendras oublié à jamais oublié ».

Ensuite, comme chacun sait, le genre des mots diffère d'une langue à l'autre. Qu'en arabe, la lune soit du masculin et le soleil du féminin ne m'a pas particulièrement gêné ; en revanche, qu'en français le palmier soit du masculin n'arrangeait pas, mais alors pas du tout, mes affaires. De fait, le palmier est non seulement un personnage essentiel du livre, dans lequel les « êtres inanimés » sont appelés à témoigner de la relation qui unissait le narrateur à son père, mais en plus c'est un personnage éminemment féminin, qui apporte au fils douceur et consolation. Ne sachant que faire, je commence à me documenter sur les palmiers, avec l'idée de remplacer le terme générique par un nom d'espèce particulière qui serait du féminin, ne trouve rien qui convienne, remets l'affaire à plus tard... La solution ne viendra que plusieurs semaines après, quand je découvre que, pour désigner le « tronc » du palmier, on parle de « tige ». C'est ainsi que mon palmier est devenu une « tige de palmier », et que celle-ci a pu se pencher affectueusement et maternellement sur mon narrateur.

C'est après la longue (deux ans environ) et quelque peu fastidieuse phase du « premier jet » que les choses passionnantes commencent. Il faut peaufiner le style, remettre du rythme là où il n'y en a pas assez, trouver des solutions aux nombreux problèmes qu'on a laissés en suspens, avec les frustrations, certains passages devant être réécrits maintes fois avant de passer le test du « gueuloir » (mental, je vous rassure !), mais aussi les petites satisfactions : trouver une réplique qui « claque » ou une astuce pour rendre de façon détournée un jeu de mots apparemment intraduisible.

Quelque trois ans ont maintenant passé depuis le début de l'aventure ; c'est aujourd'hui que tombe la date fatidique de remise du manuscrit. Ce soir-là, après quelques ultimes retouches, ma traduction est enfin terminée et imprimée. Après l'avoir tassée tant bien que mal dans une large enveloppe, je pars dans la nuit pour la glisser sans attendre dans la boîte aux lettres de l'éditeur. Cependant, arrivé sur place, je m'aperçois à mon plus grand dépit

que... ça ne rentre pas ! Les noctambules de la rue Jacob doivent se demander ce que fabrique cet escogriffe en train de pousser à toute force un colis « carré » dans une ouverture rectangulaire. Las, je dois repartir avec mon paquet sous le bras ; la livraison se fera finalement le lendemain sous forme de fichier électronique – les voies de la littérature sont impénétrables...

Une fois le texte parti, les doutes ne font que s'aggraver : ce texte sur lequel je me suis enthousiasmé ne va-t-il pas laisser de marbre un lecteur extérieur à cet univers ? Et si j'avais fait fausse route depuis le commencement ? Je dois encore patienter quelques temps avant de connaître les premières impressions de l'éditeur, d'autant plus imprévisibles que, entre-temps, notre « officier traitant » a changé. Il s'incarne désormais en la personne d'une éditrice passionnée de textes étrangers, traductrice elle-même, mais n'ayant guère eu affaire jusqu'à présent à notre zone de turbulences. Cependant, deux semaines ne se sont pas écoulées qu'elle m'envoie un courriel enthousiaste, où elle se dit impressionnée par le souffle du roman et sa richesse thématique.

Ouf ! Je pousse un grand soupir de soulagement... Plus tard, mon éditrice m'encouragera en me donnant certaines pistes pour étoffer la présentation que j'ai tenu à faire figurer en tête d'ouvrage.

### *Du texte à l'objet imprimé*

Pour ce roman, je dois dire que le « préparateur de copie », qui travaille dans l'ombre mais dont le rôle est capital, a accompli un travail formidable, notamment grâce à une conception très ouverte de la langue. Nous avons des discussions passionnées sur tel ou tel point de vocabulaire ou de syntaxe. Il propose des changements raisonnables et je dois céder dans l'immense majorité des cas devant sa tranquille persuasion – les rares fois où je remporte l'une de nos joutes verbales, il s'incline avec modestie et gentillesse. Mais le préparateur ne vérifie pas seulement la correction de la langue, il s'assure aussi de la cohérence du texte et chasse les invraisemblances, qu'elles figurent dans le texte original ou qu'elles aient été introduites à tort par le traducteur. Cela peut aller jusqu'à mettre en question l'existence de telle ou telle plante sous la latitude où vous vous trouvez, ou bien relever telle contradiction dans des propos tenus par le même personnage à cinq cents pages d'intervalle – ce que le traducteur, le « nez sur le guidon », peut avoir laissé échapper, mais que le regard d'aigle du préparateur ne ratera pas.

Ces séances de travail – il y en eut trois ou quatre – pour studieuses qu’elles soient, sont entrecoupées de moments de franche gaieté. Lors de l’une d’entre elles, un sourire au coin de la lèvre, mon interlocuteur me souffle doucement : « Bon, alors, à la page 71, à la huitième ligne, je vous propose d’écrire plutôt : “J’ai vu l’ovule être inséminé”. » Vaguement inquiet, je me reporte au paragraphe en question, avant de découvrir avec effarement que j’ai écrit : « J’ai vu l’OVAIRE être inséminé », et nous partons tous deux dans une crise de fou rire inextinguible. Autre moment d’hilarité, lorsque notre ami me fait impitoyablement observer que dans une pièce même très chauffée, une température de trente-cinq degrés est « tout de même un peu excessive ». Nous convenons de parler de pièce surchauffée sans mentionner de température.

Il y a aussi tout ce qui a trait à la mise en page : convenir des corps d’impression pour les en-têtes de chapitre, pour les intertitres, les citations, les notes, etc. Un aspect spécifique me tient à cœur : certains intertitres sont suivis d’un verset du Coran qui, dans l’édition arabe, est très joliment encadré de guillemets en forme d’arabesque. J’aimerais bien faire de même pour la traduction, mais nous ne savons trop comment procéder. Pour finir, un collègue de la fabrication appelé à la rescousse nous donne la solution : scanner les fameux « guillemets coraniques » sur l’original et les numériser afin de les intégrer aux polices de composition utilisées pour la traduction. Quant aux notes, j’aimerais les voir rejetées en fin d’ouvrage afin de ne pas interrompre le flux de lecture et, comme elles sont assez nombreuses (près de quatre cents), nous optons pour les numéroter « en continu ». Notre futur lecteur, qui a déjà courageusement accepté de se lancer dans cette imposante lecture, ne doit pas de surcroît s’épuiser à chercher où il se trouve pour localiser la note correspondante.

Après les séances de travail vient le temps des corrections d’épreuves — c’est la dernière chance de rectifier une incohérence ou de poser une béquille à un passage chancelant. Pourtant, les remords ne s’arrêtent pas, des corrections de dernière minute sont communiquées par courriel après le renvoi des épreuves, ce que mon préparateur accepte encore avec bonhomie. Les titres de mes messages sont à eux seuls évocateurs : « corrections oubliées », « quelques corrections supplémentaires », « dernières corrections ». Je finis par intituler mon message « ultimes corrections » pour m’obliger à ne plus en envoyer (il y en aura tout de même encore deux ou trois). Enfin, tout est prêt pour le grand saut...

---

## *Epilogue*

Ce n'est pas le lieu de ce journal de bord que de parler de la réception de l'ouvrage. Qu'il me suffise donc de dire que celle-ci a été très heureuse. Il y a eu autour de ce livre – ce qui, je le précise, tient avant tout aux qualités intrinsèques de l'original – un véritable engouement dans la presse littéraire, deux jurys composés de traducteurs et/ou d'écrivains m'ont fait l'honneur de me décerner leur prix (dont l'un partagé avec l'auteur, ce que je trouve symboliquement très fort) et, surtout, le livre a rencontré un public un peu au-delà du cercle habituel des amateurs de littérature arabe, ce qui m'a réjoui plus que tout... Voilà. À présent, il est vraiment temps de tourner la page !

khaledosman@aliceadsl.fr